

---

# Moishe Postone, le mode de production capitaliste et l'agriculture cubaine

---

Ingrid Hanon - 2021

---

Résumé :

Cet article développe une analyse critique de l'œuvre et de la pensée de Moishe Postone. Premièrement, je souligne ses principales contributions à la compréhension du mode de production du capital, de la manière dont les catégories de valeur et de travail abstrait façonnent le procès de travail, et de la reconstitution en cours du temps de travail socialement nécessaire. Ensuite, j'expose sa proposition contradictoire de libérer les travailleurs du capital, tout en considérant l'expérience socialiste cubaine dans le secteur agraire comme point de départ de la critique.

---

## Introduction

En 1993, Moishe Postone a publié *Time, Labor and Social Domination*, une contribution majeure à la compréhension du système du capital. Passant de la sphère de la circulation à la production elle-même et établissant les connexions internes entre les catégories de valeur, de travail, de marchandise et de capital, Postone a cherché à reconstruire les catégories fondamentales de Marx telles qu'elles ont été développées dans les *Grundrisse* et le volume 1 du *Capital*.

Cela l'a conduit à proposer une lecture différente des œuvres de maturité de Marx par rapport à ce qu'il appelle le "marxisme traditionnel", perçu par Postone non pas comme une école de pensée particulière mais comme un cadre interprétatif général analysant le capitalisme principalement en termes de relations de classe enracinées dans la propriété privée des moyens de production et la régulation du marché.

Pour Postone (1993), les marxistes traditionnels ont interprété à tort la

théorie de la valeur de Marx dans une perspective d'économie politique classique, en adoptant la théorie de la valeur de David Ricardo et une vision transhistorique du travail pour attaquer la classe capitaliste qui s'approprie la plus-value des travailleurs. Ainsi, la théorie de la valeur de Marx est interprétée comme une théorie de la richesse en général.

Le travail était posé comme la seule source de richesse dans toutes les sociétés et la catégorie de la valeur était considérée comme une forme de distribution de la richesse, médiée par le marché et la propriété privée. Cette perspective traditionnelle supposait que le mode de production du capital - simple processus technique utilisé par les capitalistes pour leurs propres bénéfices - pouvait être approprié par la classe ouvrière et mis au service de l'ensemble de la société. En conséquence, le dépassement des tensions structurelles entre les relations sociales capitalistes et les forces productives signifierait la négation des premières et l'affirmation des secondes.

La fin du capital était par conséquent assimilée à l'abolition de la propriété privée et au remplacement du système marchand par la propriété étatique des moyens de production et la planification centrale, libérant les forces productives du capital et

donnant lieu à une meilleure redistribution des richesses pour le plein développement du prolétariat. Par conséquent, la critique de l'économie politique par Marx était comprise comme une critique de la catégorie de la plus-value, et non de la catégorie de la valeur elle-même. Marx, cependant, ne se référait pas à la richesse en général, mais à une forme de richesse et à un mode de production historiquement et socialement spécifiques, intrinsèques au capital, exprimés dans la catégorie de la valeur, fonction d'une mesure abstraite du temps enracinée dans la dépense de temps de travail (Postone 1993). Par conséquent, l'objectif de Marx n'était pas une meilleure répartition de la valeur mais l'abolition de la catégorie elle-même (Huber 2017).

L'objectif de cet article est de s'appuyer sur l'interprétation de Postone des catégories de base de Marx pour identifier comment les forces productives sont façonnées par le capital, et donc de montrer les limites d'une stratégie socialiste centrée exclusivement sur l'abolition des relations sociales capitalistes, en négligeant le mode de production. Cependant, malgré les grandes contributions de Postone pour repenser la critique du capital, sa proposition d'aller au-delà du capital présente une série d'ambivalences.

Postone ouvre de nouvelles pistes de réflexion mais ne va pas au fond des choses et arrive plutôt à des conclusions discutables, similaires en quelque sorte à ce qu'il entendait critiquer. Pour illustrer ces contradictions, cet article creuse l'agriculture moderne et la stratégie de développement cubaine dans le secteur agricole et propose une lecture différente du dépassement du mode de production du capital. Pour ce faire, je développe d'abord la lecture que fait Postone de la théorie de la valeur de Marx. Ensuite, je présente la proposition contradictoire de Postone pour le dépassement de la logique du capital. Enfin, j'illustre les limites de Postone à partir de l'expérience cubaine dans le secteur agricole et je propose quelques réflexions pour construire un mode de production correspondant au socialisme.

### **Le mode de production du capital**

Le mode de production capitaliste est constitué d'un procès de travail et d'un procès de valorisation. Le premier concerne le travail concret et la richesse matérielle, le second le travail abstrait et la production de valeur. Cette double nature du travail (concret et abstrait) et du procès de production (procès de travail et procès de valorisation) est due à la dualité de la marchandise en termes de valeur d'usage et de valeur d'échange (Marx

2010a). Alors que la richesse matérielle est le produit du procès de travail et dénote la quantité de biens - ou valeur d'usage - produits par le travail concret et l'application de la science et de la technologie, la valeur correspond à une forme de richesse produite par le procès de valorisation et liée à un travail abstrait constitué par la dépense directe de temps de travail humain et mesurée en termes de temps de travail socialement nécessaire pour produire la marchandise. En tant que valeur, la marchandise est générale et abstraite. En tant que valeur d'usage, elle est particulière et concrète. Même si la richesse et la valeur font référence à deux dimensions sociales différentes du travail, le travail concret et le travail abstrait n'existent pas séparément mais se déterminent mutuellement (Marx 1990 ; Postone 1993).

Le procès de travail et le procès de valorisation font partie du même procès de production, car la valeur d'usage et le travail concret sont des conditions préalables à la réalisation de la valeur et du travail abstrait. La marchandise, en tant que produit des deux procès unifiés, est l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange (Marx 1990). Bien que la production de valeur corresponde au processus de valorisation du capital, l'expansion de la plus-value par

l'absorption accrue de travail abstrait transforme la forme matérielle du procès de travail, façonnant le travail concret et sa dimension de valeur d'usage (Postone 1993). En tant que valeur d'échange, la spécificité matérielle et l'utilité du travail disparaissent. La seule chose qui compte pour le capital est la quantité de travail (égale au travail social général abstrait) matérialisée dans la valeur d'usage, la quantité de temps de travail absorbée dans l'objet (Marx 2010a). En effet, la marchandise comme forme du produit entraîne " la subordination de la valeur d'échange et de la valeur d'usage sous la valeur comme forme sociale plus générale " (Burkett 1996, 340). C'est-à-dire la valeur comme forme de richesse, et le travail humain dans l'abstrait comme sa source.

Cela signifie que le capital ne se préoccupe pas de la quantité ou de la qualité de la richesse matérielle produite par le travail concret et des besoins humains à satisfaire, mais de l'augmentation de la plus-value, cette source de richesse constituée par le seul temps de travail, indépendante de la spécificité des produits, et fonction d'une mesure abstraite du temps (Postone 1993). La valeur d'usage ne compte pour le capital que dans la mesure où elle est dépositaire de la valeur d'échange, sa forme matérielle (Marx 1990). Par conséquent, le mode

de production du capital supplante la création de richesse par la valeur, remplace les aspects qualitatifs des produits par des aspects quantitatifs et réduit l'utilité du travail concret à une abstraction, une pure " activité mécanique " indifférente à sa forme particulière (Marx 1993, 297). Pour Postone (1993), c'est précisément cet aspect abstrait du travail, en tant que temps de travail socialement nécessaire et travail producteur de valeur, qui s'exprime dans la théorie de la valeur de Marx comme essence du système du capital.

La valeur, mesurée en termes de temps de travail socialement nécessaire, repose sur une détermination sociale générale du temps de travail moyen requis pour produire une valeur d'usage dans une unité de temps particulière, en fonction de l'état général des connaissances, de la technologie et des compétences à ce moment-là. À cet égard, la mise en œuvre de nouvelles technologies et l'augmentation de la productivité entraînent une réduction du temps de travail nécessaire pour produire chaque marchandise. Cependant, ce temps de travail socialement nécessaire, bien que réduit d'une certaine manière, est constamment reconstitué en fonction des nouveaux niveaux de productivité. En effet, la valeur du produit diminue dans la même proportion que la

quantité du produit augmente, de sorte que la somme des valeurs d'usage totales continue de représenter la même quantité de valeur, la même quantité de temps de travail socialement nécessaire. La même unité de temps génère la même quantité de valeur. Par conséquent, un nouveau niveau de productivité modifie le temps concret de production de la richesse matérielle, mais cette transformation ne se reflète pas dans la journée de travail (Postone 1993).

Postone (1993) le définit comme une forme temporellement abstraite de domination sociale, structurée par la valeur comme forme de richesse et la plus-value comme but de la production, dans laquelle les augmentations de productivité ne conduisent en aucun cas à une réduction du temps de travail socialement nécessaire, mais plutôt à sa reconstitution historique. Cela conduit à une redétermination permanente de cette unité de temps abstraite, indépendamment du niveau de productivité et de la quantité de valeur d'usage ou de richesse matérielle. Par la suite, bien que le développement du capital rende anachronique la dépense de travail humain direct, celle-ci reste centrale dans le mode de production du capital. Au lieu de se traduire par des gains de temps disponible, cette productivité

accrue du travail conduit les travailleurs à travailler plus longtemps (Marx 1993).

Cela est dû à la centralité du travail vivant comme source de richesse pour le capital. Comme la dépense directe en temps de travail humain doit rester au centre du procès de production, toute augmentation de la productivité raccourcit le temps de travail nécessaire sans affecter la journée de travail, afin d'augmenter la plus-value (Marx 1993, 2010a). Par conséquent, la dépense de temps de travail est constamment reconstituée pour que le capital consomme une quantité accrue de travail abstrait. Pourtant, il pourrait en être autrement si la richesse matérielle était la forme dominante de richesse, dépassant la domination des personnes par la valeur et sa substance, le travail abstrait. Par conséquent, la spécificité du capital par rapport à d'autres formations sociales n'est pas exclusivement due à la propriété privée des moyens de production et à l'économie de marché, mais englobe ce caractère temporel de la richesse qui repose sur la centralité du travail comme principale médiation sociale et source de richesse (Postone 2015 ; Murray 2016).

En conséquence, l'abolition du capital devrait impliquer le dépassement à la fois des relations

sociales capitalistes et de la contradiction entre valeur et richesse.

Pour Postone, cela serait possible par " l'appropriation par les gens des pouvoirs et des connaissances qui avaient été historiquement constitués sous une forme aliénée " (1993, 31). C'est-à-dire l'appropriation par les gens de la puissance productive socialement générale résultant de la connaissance, de la technologie et de la science historiquement accumulées. À cet égard, Postone s'intéresse au travail concret dans sa constitution historique et à l'objectivation du travail vivant en travail mort en tant que pouvoir du capital. Il plaide donc pour la récupération du travail concret en termes de travail passé, socialement général et historiquement accumulé. Parce que le procès de travail a été modelé par la loi de la valeur et donc par la centralité du travail vivant dans le procès de production du capital, le travail concret comme source de richesse ne doit pas être récupéré mais aboli. En conséquence, la critique du capital doit aller au-delà de l'appropriation de la plus-value par la classe capitaliste, vers une critique de la valeur et du processus de valorisation du capital, en reconnectant le travail avec la satisfaction des besoins humains, le travail passé avec le temps concret.

Postone revendique l'abolition de cette forme de domination temporelle du capital - enracinée dans la transformation historique et la reconstitution du temps de travail socialement nécessaire comme source de richesse - qui conduit à une augmentation continue de la productivité du travail afin d'augmenter la plus-value, et par la suite à des impacts sociaux et écologiques dévastateurs résultant de cette forme de croissance économique ancrée dans la valeur. De cette manière, l'accent mis par Postone sur la sphère de la production et la catégorie de la valeur lui permet d'identifier le mode de production non pas comme un simple processus technique qui pourrait devenir la base d'une société post-capitaliste, mais comme le lieu où la valeur est produite et le procès de travail façonné par le capital. Cette forme de croissance et de développement technologique ne répond pas à des impératifs techniques mais sociaux enracinés dans le travail abstrait comme substance de la valeur, la déconnexion entre valeur et richesse matérielle et la nécessité pour le capital d'aller au-delà du temps de travail nécessaire. Par conséquent, l'analyse de Postone jette les bases du développement d'une critique du mode de production du capital, et des conséquences environnementales et

sociales de cette déconnexion entre valeur et richesse.

### **Les contradictions de Postone**

Après l'émergence du système capitaliste, le mode de production ne subit pas de changement essentiel. Le capital soumet le travail à ses ordres, mais le caractère général du procès de travail n'est pas substantiellement modifié par le fait que les travailleurs ne travaillent plus pour eux-mêmes mais pour le capitaliste en échange d'un salaire. La véritable transformation du mode de production et de son caractère technologique a lieu plus tard, après les étapes transitoires de la simple coopération et de la manufacture, avec le développement de la production industrielle à grande échelle, mode de production correspondant entièrement au capital. La production industrielle conduit à la subsumption réelle du procès de travail à la logique du capital par la transformation matérielle de ses forces productives. Le procès de production cesse de s'appuyer sur les forces et les compétences immédiates des travailleurs, qui deviennent des appendices de la machine, régulés et déterminés par elle. Les travailleurs sont privés de leurs connaissances et de leurs compétences, et le contenu du travail est réduit à une simple abstraction pour produire de la valeur.

La division du travail entre ceux qui commandent et ceux qui exécutent devient plus grande et l'intensité du travail augmente à mesure que le nombre de machines que le travailleur individuel supervise devient plus important (Marx 1993, 1990, 2010a).

En même temps, parce que le mode de production industriel est basé sur la production de richesses au moyen du développement technologique au lieu du travail humain direct, de nouvelles possibilités apparaissent pour l'abolition de la valeur et le dépassement du système du capital. Au fur et à mesure que le système des machines et de la grande industrie se développe, la production de la valeur d'usage dépend moins de la dépense directe de temps de travail humain, et plus de l'application générale de la science et de la technologie. La création de richesse devient indépendante du temps de travail, et la "connaissance sociale générale" devient la force directe de la production (Marx 1993, 705-706). Cependant, "l'accumulation de connaissances et de compétences, des forces productives générales du cerveau social, est ainsi absorbée par le capital, par opposition au travail, et apparaît donc comme un attribut du capital" (Marx 1993, 694).

Par conséquent, le système de machinerie et l'application de la

science et de la technologie apparaissent comme des forces hostiles, une puissance étrangère régnant sur les travailleurs, le travail objectivé confronté au travail vivant. Si le système des machines augmente le temps disponible, ce n'est pas du temps libre pour le développement des capacités humaines et des potentialités sociales de la classe ouvrière, mais du temps libre " empoché au nom de la société, par le capitaliste " (Marx 2010a, 196). La mise en œuvre de cette puissance productive qui s'appuie sur la science et la production de machines réduit le temps de travail nécessaire. Cependant, le temps de travail étant la source et la mesure de la richesse, le développement de la production industrielle ne conduit pas à la libération du temps pour le libre développement de tous (Marx 1993). Le capital réduit le temps de travail nécessaire, mais la création de temps disponible se transforme en surtravail, puisque la plus-value est la finalité du processus de production.

Pour Postone, c'est la principale contradiction du système du capital. Si cette puissance productive socialement générale résultant du développement de la science et de la technologie permet le dépassement du travail humain direct comme source primaire de richesse et son remplacement par la production de

machines, cela ne peut se produire sous le régime du capital dans la mesure où la dépense de temps de travail humain direct est sa source de valeur. En ce sens, Postone (1993) soutient que le temps de travail socialement nécessaire devrait être déterminé différemment dans une autre formation sociale, qui ne serait plus façonnée par des impératifs de valeur. Cela serait possible avec l'appropriation par le peuple de "l'expérience et du travail passés socialement généraux" accumulés historiquement, la valeur d'usage créée par le travail concret et objectivée dans le système des machines comme un pouvoir étranger régnant sur le travail vivant (Postone 1993, 298). C'est-à-dire en faisant du développement et de l'application de cette force productive socialement générale la source de la richesse au lieu d'être exclusivement limitée à la quantité de temps de travail. Par la suite, une autre relation entre la dépense de temps et la richesse serait établie, permettant une relation différente entre la productivité, le temps de travail et la richesse. Le temps de travail serait réduit, et la transformation de la matière se ferait consciemment en termes de valeur d'usage, car la dépense directe de travail humain perdrait son rôle significatif comme source de richesse. En outre, la nature du travail serait

transformée pour garantir des modes plus riches de travail individuel grâce à une structure différente du travail et à un plus grand contrôle des personnes sur leur propre vie.

Cependant, comment une autre forme de richesse, d'organisation du travail et de modèle technologique pourrait-elle émerger à travers l'appropriation par les travailleurs de cette puissance productive historiquement accumulée, une forme socialement générale de connaissance, de technologie et de science façonnée par le capital ? Le travail concret et sa constitution historique en travail objectivé passé ne sont-ils pas également modelés par les impératifs quantitatifs du capital ? Le contenu du travail peut-il être récupéré par l'appropriation de ce même système de machines dont le but était de priver les travailleurs de leur dextérité et de leurs compétences ? Quelles seraient les propriétés qualitatives de la valeur d'usage produite par cette dimension concrète du travail historiquement constituée ? Quels seraient les impacts environnementaux de la réduction du travail par l'appropriation de ce " temps historique " ?

En revendiquant la récupération de ce travail passé pour l'abolition de la valeur et la libération du temps, Postone (1993) semble contredire son propre présupposé. S'il existe une

relation de façonnage mutuel entre travail concret et travail abstrait, valeur d'usage et valeur d'échange, procès de travail et procès de valorisation, le capital façonne le procès de production non seulement dans sa constitution actuelle mais aussi historique. Si les forces de production du capital sont des manifestations d'un travail concret façonné par ce procès de valorisation, pourquoi devrions-nous penser que l'objectivation historique du travail vivant en travail mort est façonnée par une logique différente dans laquelle le capital doit se soucier de la pertinence, de l'utilité<sup>1</sup> ou de la valeur d'usage de la machine en termes de satisfaction des besoins sociaux ?

Ce qui a commencé comme une critique radicale du mode de production du capital se transforme en une logique linéaire concernant les forces productives du capital, négligeant le caractère destructeur et aliénant de cette puissance productive historiquement constituée et socialement générale. Si l'ensemble de l'argumentation est une remise en cause du mode de production capitaliste, arguant que " la forme sous laquelle la dimension de la valeur d'usage s'est constituée

1 Dans le texte original, les termes « usefulness » et « utility » sont utilisés. « Usefulness » est orienté vers un objet, tandis que « utility » correspond à la satisfaction de l'utilisateur. (NdT)

historiquement n'est pas indépendante du capital, et ne doit pas être considérée comme le lieu de l'émancipation " (Postone 1993, 352), la proposition de dépasser la logique du capital n'est pas à la hauteur des défis posés. Postone reproche aux expériences socialistes du XXe siècle de se concentrer sur les rapports de production sans remettre en cause le mode de production lui-même, mais il finit par reproduire une approche analogue sur les forces productives du capital et leurs capacités supposées libératrices. Le mode de production industriel du capital, initialement prévu pour être historiquement spécifique au capital devient trans-historique et indépendant des relations sociales qui lui ont donné naissance.

La description par Marx du système des machines comme une étape supplémentaire dans la subsumption du travail sous le capital est finalement négligée. Pour Marx (1993, 692-693, 2010a, 92-93), la transformation des moyens de travail en un " système automatique de machines " n'était pas un moment accidentel mais un processus historique dans lequel les moyens de travail hérités étaient transformés en une forme adéquate au capital, y compris ses aspects technologiques et organisationnels. Ainsi, à une formation sociale et à un mode de

production différents correspondrait un modèle technologique et organisationnel différent. De plus, la proposition de Postone ne tient pas compte de la centralité du travail vivant pour les pays ayant un faible niveau de développement des forces productives, niant ainsi toute possibilité de transition socialiste depuis la périphérie où le mode de production industriel du capital n'a pas encore atteint son plein développement. Pour abolir la valeur, toute initiative socialiste serait condamnée à atteindre d'abord ce haut niveau d'automatisation qui remplace le travail humain immédiat dans la production de la richesse. Une telle perspective correspond non seulement à une sorte de vision unidirectionnelle du progrès et du développement technologique, mais néglige également le potentiel des formes contre-hégémoniques de connaissance, de technologie et d'innovation pour l'abolition du capital.

### **L'agriculture moderne et l'expérience cubaine**

Il est nécessaire de souligner au lecteur que l'intention de cette section est d'illustrer la structure théorique de Postone à travers une considération attentive de l'agriculture cubaine depuis la Révolution de 1959. Ce travail ne doit et ne peut être lu ni comme une compréhension

exhaustive du Cuba contemporain ni comme une étude de cas de l'agriculture cubaine révolutionnaire. L'article ne s'intéresse qu'aux aspects (importants) de la transformation agricole de Cuba qui illustrent, et inversement peuvent être compris plus profondément par, les idées de Postone concernant le dépassement du capitalisme. Il inclut certaines critiques importantes des politiques cubaines, mais uniquement lorsqu'elles illustrent les idées de Postone à travers ce qui n'a pas été fait, ou mal fait.

Cela dit, les limites de la libération des travailleurs du labeur via ce pouvoir productif socialement général façonné par le capital peuvent être observées dans l'expérience cubaine dans le secteur agricole. La tentative de la Révolution cubaine d'améliorer les conditions de vie de la population rurale et d'humaniser le travail agricole par une mécanisation accrue, l'appropriation des technologies modernes et la mise en œuvre de l'agriculture industrielle du monde capitaliste à des fins socialistes, ne s'est pas faite sans contradictions. Cette stratégie met en évidence la manière dont le mode de production du capital englobe un modèle technocratique qui façonne nécessairement le type de richesse à créer, l'organisation du travail, le contenu du travail et la relation à la

nature. En même temps, il est possible d'extraire de l'expérience cubaine le potentiel du savoir productif historiquement accumulé mais marginalisé des petits agriculteurs et des pratiques contre-hégémoniques de la base pour la constitution d'un mode de production correspondant à une alternative socialiste. En raison des contraintes d'espace, cette section ne développera qu'un aperçu général de l'agriculture cubaine depuis les années 1960 jusqu'à l'arrivée de la période spéciale pour illustrer notre sujet de réflexion.

A l'arrivée de la Révolution en 1959, le nouveau gouvernement visait à mettre en œuvre une transformation radicale du paysage agricole. L'objectif était de vaincre la pauvreté et le chômage en milieu rural, de promouvoir une distribution plus égalitaire des richesses, de mettre fin à l'héritage colonial de la monoculture du sucre et de diminuer la concentration des terres sous forme de latifundios (Bambirra 1974). À cette fin, l'une des premières mesures a été la mise en œuvre de la première réforme agricole le 17 mai 1959. En vertu de cette nouvelle législation, la concentration des terres par des propriétaires privés a été limitée à un maximum de 30 caballerias (402 hectares), les contrats de métayage et de fermage ont été interdits et les terres expropriées ont été distribuées

aux paysans sans terre ou aux agriculteurs disposant de moins de la surface minimale pour vivre, fixée à deux caballerias (27 hectares).

Toutefois, le gouvernement cubain n'a pas redistribué toutes les terres expropriées aux paysans par crainte de pertes de productivité dues au morcellement des terres en un grand nombre de petites exploitations, conservant au contraire certains anciens latifundios sous la forme de fermes d'État (Granjas del Pueblo) ou de coopératives de canne à sucre (Cooperativas Cañeras). En 1962, ces coopératives ont également été converties en fermes d'État, renforçant ainsi le contrôle de l'État sur l'agriculture (Mesa-Lago 1994). Ce processus de collectivisation de la terre visant à obtenir les avantages des économies d'échelle répondait également aux caractéristiques du paysage rural où prédominait le travail salarié agricole (Bambirra 1974). Parce que les travailleurs agricoles avaient perdu beaucoup des caractéristiques de la paysannerie, ils ne réclamaient pas la redistribution des terres, embrassant plutôt la possibilité de devenir des travailleurs de l'État en échange d'un salaire et de meilleures conditions de travail (Benjamin, Collins et Scott 1987).

La réforme agraire s'est accompagnée d'une tentative de diversifier

l'agriculture et d'assurer l'autosuffisance alimentaire du pays afin de surmonter l'hégémonie de la monoculture sucrière et la dépendance vis-à-vis des États-Unis (Bambirra 1974). Dans ce but, la surface destinée à la production de sucre a été réduite, tandis que la surface destinée à la culture du riz, des fruits, des légumes, des racines et des tubercules a augmenté. Pourtant, cette stratégie a échoué et le pays est revenu, à partir de 1963, à une politique de développement axée sur la production de canne à sucre, ainsi que sur d'autres cultures destinées à l'exportation à une échelle plus réduite (Gutelman 1965).

L'échec de cette première tentative de diversification agricole s'explique dans une certaine mesure par l'hostilité des États-Unis envers la Révolution. La détérioration des relations diplomatiques entre les deux pays et le début de l'embargo économique américain ont fait perdre à Cuba ses moyens traditionnels pour satisfaire les besoins alimentaires de la population et ont transformé la politique de production alimentaire en une question de survie. Ceci, dans un contexte d'augmentation de la demande due à la politique de redistribution de la Révolution, a poussé le pays à promouvoir sa production intérieure de manière radicale et à court terme. Développés

avec peu de planification, techniquement désorganisés et dans l'urgence, les résultats n'ont pas été satisfaisants, augmentant plutôt les problèmes internes d'approvisionnement domestique dus à la faible production alimentaire nationale et le déséquilibre externe causé par la chute de la production de sucre pour financer les importations (Bambirra 1974 ; Raymond 2002). D'autres causes sont à rechercher dans le manque de données fiables sur la production agricole pour l'élaboration du plan, le peu de connaissances sur la production alimentaire dans un pays largement dominé par la production de sucre depuis l'époque coloniale, et la centralisation excessive des fermes d'État qui limitait la prise d'initiative des administrateurs locaux (Gutelman 1965 ; Bambirra 1974).

En 1963, une nouvelle politique économique est mise en place. Cuba se rapproche de l'Union soviétique et l'agriculture devient le nouveau moteur du développement économique du pays, avec la production de sucre au premier plan. Le secteur agricole allait devenir une véritable industrie (Gutelman 1965). Cette nouvelle politique a été favorisée par la mise en œuvre de la deuxième réforme agraire en octobre 1963. Toutes les terres de plus de cinq caballerias (67 hectares) ont été nationalisées, faisant disparaître les

agriculteurs moyens et grands. Cette fois, cependant, les terres expropriées ont été transférées à l'État, qui est devenu l'acteur prédominant de l'agriculture du pays (Bambirra 1974). Les dirigeants de la Révolution considéraient les fermes d'État comme une "forme supérieure de production", facilitant la mise en œuvre du plan et permettant la modernisation rapide de l'agriculture pour augmenter la productivité. Au cours des années 1960 et 1970, le secteur public n'a cessé de croître et contrôlait plus de 75% des terres agricoles à la fin des années 1980 (Benjamin, Collins et Scott 1987 ; Burchardt 2001).

En 1964, un nouvel accord a été conclu entre Cuba et l'Union soviétique, selon lequel cette dernière achèterait 24,1 millions de tonnes de sucre à Cuba entre 1965 et 1970. Ceci a forgé l'insertion de Cuba dans le bloc socialiste et le retour du sucre. Bien que protégé des fluctuations spéculatives du prix du sucre sur le marché international, le retour au sucre perpétue la dépendance extérieure du pays. Avec la production de canne à sucre au centre de la nouvelle stratégie de développement, Cuba a lancé l'ambitieux projet d'une *zafra de los diez millones* (récolte de sucre de 10 millions de tonnes) pour 1970 qui a nécessité de grands efforts de mécanisation de la récolte (Gonzalez 2003 ; Perez Villanueva 2008

; Gürcan 2014). La nouvelle stratégie de développement agricole a entraîné des efforts financiers considérables en faveur de la modernisation technologique des monocultures orientées vers l'exportation. Entre 1966 et 1970, le pays a enregistré une réduction de la superficie consacrée aux autres cultures et, par conséquent, un déclin de la production de racines et tubercules, de fruits, de légumes, de café, de tabac et de lait (Vasconcelos 2016).

Malgré les importants investissements réalisés pour la récolte de sucre de 10 millions de tonnes, l'objectif n'a pas été atteint. Le pays a obtenu la plus grande récolte de sucre de son histoire, mais le résultat n'était pas proportionnel à l'investissement réalisé. Cela a amené le gouvernement à reconnaître la place disproportionnée du sucre dans l'économie cubaine et à déployer de nouveaux efforts pour développer la production d'autres cultures destinées à l'exportation, comme les agrumes et le tabac. Cependant, le sucre est resté au cœur de l'activité économique cubaine jusqu'à la fin de l'Union soviétique, principalement en raison de l'insertion de Cuba dans le Conseil d'assistance économique mutuelle (COMECON) en 1972, qui a renforcé le rôle du pays dans la division internationale du travail au sein du bloc socialiste en tant que producteur

de sucre. Entre 1970 et 1988, la mécanisation de la récolte de sucre est passée de 2 % à 63 % et en 1982, le sucre occupait 75 % des terres cultivées à Cuba (Raymond 2002 ; Perez Villanueva 2008).

Au cours des années 1970 et 1980, le pays a continuellement investi dans la modernisation de l'agriculture en mettant en œuvre les avancées technologiques de la " révolution verte ", un ensemble de mesures agricoles basées sur la spécialisation des cultures, l'utilisation massive d'intrants chimiques, la mécanisation exhaustive et la concentration des terres pour réaliser des économies d'échelle. Entre 1959 et 1989, l'utilisation des tracteurs a été multipliée par huit, celle des pesticides par quatre et celle des engrais par dix (Rodríguez 1987 ; Gonzalez 2003). En effet, la Révolution cubaine n'a pas échappé à la croyance selon laquelle "la ciencia y la tecnología pertenecen al progreso humano en general" (la science et la technologie appartiennent au progrès humain en général<sup>1</sup>) et seraient régies par des lois objectives "fuera del control humano y libre de contenido de clase" (hors du contrôle humain et sans contenu de classe) (Levins 1992, 117).

La canne à sucre a cessé d'être perçue comme un trait de sous-développement, l'agriculture moderne

a été adoptée comme un symbole de progrès par rapport à la paysannerie et les problèmes découlant de l'agriculture industrielle ont été considérés comme une question de pauvreté causée par l'inégalité d'accès aux technologies et le manque de capitaux pour supporter les coûts de modernisation des populations pauvres et des pays sous-développés. Par conséquent, les forces productives du monde capitaliste et son organisation de l'agriculture à la manière d'une usine avec des machines "économisant de la main-d'œuvre", des produits chimiques, des pesticides et des techniques de gestion pour les monocultures à grande échelle étaient perçues comme une technologie neutre et universellement applicable, récupérable pour un objectif différent (Hanon 2020).

Bien que la Révolution ait donné aux Cubains de meilleures conditions de vie, la politique distributive n'a pas été suivie d'une transformation radicale du mode de production. Des progrès notables ont été réalisés dans les domaines du logement, de l'éducation, de la nutrition, de la santé, de l'alphabétisation et de l'accès aux services de base tels que l'électricité et l'eau potable, modifiant ainsi radicalement la distribution et l'appropriation des richesses (Gonzalez 2003 ; Rodríguez 1987). Cependant, les modèles économiques

de base pour la création de richesse n'ont pas été complètement transformés. Le pays a connu un changement considérable en termes de régime foncier et de conditions de vie de la population rurale, mais les changements ont été moins importants en ce qui concerne la taille des exploitations, la structure du travail et la production de cultures (Vasconcelos 2016). La pauvreté rurale a été réduite, les paysans ont eu accès à la terre et les travailleurs agricoles ont obtenu de meilleures conditions de travail. Pourtant, l'objectif de surmonter le "retard rural" et de développer l'agriculture industrielle comme moteur de l'élimination de la pauvreté et de la réduction des inégalités a conduit à une agriculture à grande échelle à forte intensité de capital, spécialisée dans les cultures et orientée vers l'exportation, avec des coûts environnementaux, économiques et sociaux élevés. Bien que largement positif sur le plan social, le bilan était moins favorable en termes de dégradation de l'environnement, de dépendance extérieure, de vulnérabilité alimentaire et d'aliénation des travailleurs.

Le pays n'a pas pu surmonter son caractère mono-producteur orienté vers l'exportation et a continué à dépendre du commerce international pour satisfaire ses besoins alimentaires. La population bénéficiait

d'une meilleure nutrition, mais le pays importait 55 % de son apport calorique, 50 % des protéines et 90 % des graisses, tandis que la production nationale de monocultures orientées vers l'exportation finançait les importations alimentaires, s'appuyant sur l'importation de machines, de pesticides et d'engrais. Malgré d'importants investissements dans les machines, les intrants chimiques et les systèmes d'irrigation, les résultats n'ont pas été proportionnels aux investissements réalisés et ont entraîné une faible productivité ainsi que des problèmes de pénurie de main-d'œuvre et d'indiscipline. En outre, le pays a enregistré une perte de biodiversité, l'érosion et le compactage des sols, la salinisation et la déforestation, ce qui a conduit à une augmentation de la consommation d'engrais et de l'utilisation de pesticides pour compenser la perte de fertilité et l'augmentation de la résistance aux parasites (Gonzalez 2003 ; Gürcan 2014).

Bien que certains changements aient été apportés à la fin des années 1980, avec un programme alimentaire en 1989 et la création des premiers organopónicos (système d'agriculture urbaine consistant en des jardins créés sur des terrains non fertiles pour la culture de légumes sur de petites surfaces et avec une utilisation réduite d'intrants externes au moyen d'un sol

enrichi en matière organique dans des lits surélevés) par les Forces armées, la gravité des problèmes liés à cette stratégie de développement n'a été véritablement appréhendée qu'à la fin de l'Union soviétique. La disparition du principal partenaire international a conduit à une crise sans précédent dans l'histoire de la Révolution appelée "La période spéciale en temps de paix" : une situation de pénurie et d'austérité semblable à un contexte de guerre (Deere 1992). Le PIB du pays a chuté de 35% entre 1989 et 1993 (Vasconcelos 2016). Le secteur agricole a enregistré une baisse de productivité. Les importations ont diminué de 60% pour les pesticides, 77% pour les engrais, 60% pour les carburants, 70% pour les aliments pour le bétail et 50% pour les produits alimentaires. L'apport calorique et protéique de la population a diminué et de nombreux animaux ont été sacrifiés pour satisfaire les besoins immédiats en nourriture tandis que d'autres ont été utilisés pour remplacer les machines affectées par la pénurie de carburant et de pièces de rechange. La crise a révélé l'inadéquation d'un modèle agricole, intensif en énergie, lourd en investissements en capital et fort consommateur d'intrants externes, conçu pour la production de matières premières et l'accumulation de capital au lieu de la satisfaction des besoins

alimentaires et sociaux (Deere 1992 ; Rosset et Benjamin 1994 ; Gürcan 2014 ; Palma et al. 2015).

Malgré la gravité de la situation, les années 1990 ont également ouvert la voie dans le socialisme cubain vers de nouvelles possibilités pour un mode alternatif de production agricole émergeant avec le développement d'un système technologique plus participatif, orienté vers l'alimentation et respectueux de l'environnement, enraciné dans la récupération des formes traditionnelles de connaissances, et de nouvelles formes d'innovations sociales et d'expérimentation paysanne (Gürcan 2014 ; Clausen, Clark, et Longo 2015). Altieri et Toledo (2011) décrivent cette transition vers une agriculture à plus petite échelle, plus diversifiée et décentralisée comme une révolution agroécologique composée de profondes transformations technologiques, épistémologiques et sociales construites sur la base de la conservation des ressources naturelles, de l'auto-résilience locale, de la production alimentaire, de la réduction de la dépendance aux intrants externes, de la faible utilisation de produits agrochimiques et de solutions adaptées à chaque situation particulière, aux besoins locaux et aux conditions. De nouvelles pratiques agricoles ont été mises en valeur pour la création de systèmes

agraires complexes de petites exploitations hautement diversifiées basées sur les polycultures, la rotation des cultures, l'intégration des animaux, l'utilisation d'engrais verts, l'agroforesterie, la lutte naturelle contre les parasites et l'utilisation de semences indigènes.

À un niveau encore plus profond, la possibilité a été ouverte au socialisme cubain de promouvoir un système de production agricole technologique et organisationnel alternatif basé sur un modèle à forte intensité de connaissances plutôt qu'à forte intensité de capital, des notions de connaissances, de compétences et d'innovation dans une approche plus participative et horizontale, l'innovation communautaire, les connaissances et l'expérimentation paysannes, les approches de vulgarisation à la base et les méthodes de recherche entre agriculteurs (Holt-Giménez et Altieri 2013).

## **Discussion**

Marx était conscient de l'impact négatif de l'agriculture moderne et considérait la conversion du mode de production paysan à petite échelle en une agriculture industrielle à grande échelle comme une condition historique pour le développement du capital dans la sphère agricole. Pour Marx (1990, 1993), cette conversion de

l'agriculture en une forme adaptée au capital présupposait la destruction de la nature et des modes de vie traditionnels ainsi que la séparation des travailleurs de toutes les conditions objectives du travail - terre, semences, matières premières, instruments de travail - et du travail lui-même, afin de soumettre chaque moment de la production à la valeur d'échange. La population rurale a été licenciée, les paysans ont été remplacés par des travailleurs salariés, l'interaction métabolique entre l'homme et la terre a été perturbée, la fertilité de la terre a été minée et la vie intellectuelle et l'autonomie des travailleurs ruraux ont été détruites. La production agricole a été transformée non seulement dans un sens formel mais aussi dans un sens réel, selon le mode de production capitaliste (Marx 2010b).

Par conséquent, industrialiser l'agriculture avec les technologies modernes et la transformer en une véritable industrie, bien que pour un projet socialiste, c'est reproduire un mode de production intrinsèque à la logique du capital, y compris le travail concret et la forme de richesse qui y sont matérialisés. À cet égard, malgré la transformation radicale du système de propriété et la meilleure répartition des richesses, la mise en œuvre du mode de production industriel dans l'agriculture cubaine a conduit à la

reproduction de la même structure de travail ainsi qu'à la génération de la même forme de richesse façonnée par la dimension de valeur d'échange du travail, indépendamment des besoins sociaux à satisfaire, des aspirations des travailleurs et des conséquences pour la nature. Cependant, parce que les avantages relatifs de la production de canne à sucre à grande échelle avant la Révolution reposaient sur une offre abondante de main-d'œuvre bon marché résultant du chômage structurel et de la concentration de la terre entre quelques mains, les résultats de ce mode de production sous le socialisme n'étaient pas les mêmes que dans le système du capital. Avec l'abolition du mécanisme de coercition du marché, de l'armée de réserve et de la structure de commandement du capital, les conditions de base de l'organisation du travail du capital ont été démantelées, ce qui a entraîné des problèmes d'indiscipline, de pénurie de main-d'œuvre pour la récolte de sucre et de chute de la productivité (Vasconcelos 2016).

Comme le suggère Mészáros (2011), pour surmonter le système du capital, toutes ses parties constitutives doivent être transformées. Se concentrer exclusivement sur une seule dimension peut finir par annuler tout effort pour une alternative socialiste. Le mode de production du capital ne

peut être reproduit avec la même "efficacité" sans les relations de production qui lui sont intrinsèques. Par conséquent, l'abolition du mécanisme coercitif du marché exige la redéfinition de l'ensemble de l'organisation du travail et du mode de production dans un nouvel ensemble cohérent. Une meilleure répartition des richesses ne suffit pas à augmenter la productivité du travail et la motivation des travailleurs tout en conservant la même structure aliénante du travail du mode de production capitaliste.

À cet égard, Postone fournit une contribution cruciale pour une critique radicale du mode de production du capital, non pas comme un simple processus technique mais comme le lieu d'unité entre le processus de travail (richesse matérielle) et le processus de valorisation (création de valeur et de plus-value).

Cependant, il ne reconnaît pas que, parce que l'accumulation historique de cette dimension concrète du travail en travail mort a également été façonnée par le processus de valorisation du capital, la reproduction sous le socialisme de la puissance productive du capital pourrait avoir des implications malheureuses en termes de destruction de la nature,

d'aliénation des travailleurs et de besoins des gens.

C'est pourquoi, au lieu de s'approprier ce pouvoir productif du capital, un mode de production socialiste pourrait appeler, au contraire, à la récupération des formes traditionnelles de connaissances et à différentes formes d'innovation à la base pour construire des technologies alternatives et redéfinir les modes de production d'une manière écologiquement et socialement durable. Si, dans certains cas, cela peut nécessiter une grande mobilisation de la main-d'œuvre, cela peut également permettre l'émergence d'un travail plus digne et créatif, comme cela s'est produit dans l'agriculture cubaine depuis les années 1990, où "le savoir accumulé par les agriculteurs cubains a joué un rôle essentiel pour aider Cuba à se remettre de la crise alimentaire précipitée par l'effondrement du bloc commercial socialiste en 1990" (Gonzalez 2003, 722).

Plus qu'un symbole d'arriération, de nombreux systèmes agricoles traditionnels développés depuis le néolithique et menacés par la logique capitaliste de la modernisation représentent un important patrimoine culturel et écologique d'innovation humaine et de connaissances et expériences accumulées de génération

en génération pour adapter les pratiques agricoles à différents environnements et conditions physiques (Altieri et Toledo 2011). Pour cette raison, au lieu de reproduire l'appareil technologique du capital, il pourrait être préférable d'investir des ressources dans la construction d'une transition technologique socialiste visant à récupérer les formes traditionnelles de connaissances qui disparaissent en raison de leur marginalisation par la logique du capital et à promouvoir une agriculture plus stimulante intellectuellement qui contribue au développement des capacités des personnes et "acompañan a la naturaleza en lugar de controlarla" [accompagne la nature au lieu de la contrôler] (Levins 1992, 118).

Comme l'affirme Wallis,

« Loin de s'appuyer sur l'expérience accumulée par les producteurs d'aliments qui comprennent et respectent le cadre naturel dans lequel ils opèrent, l'agriculture capitaliste [...] s'efforce d'atteindre ses objectifs étroitement définis "par tous les moyens nécessaires", sans tenir compte de l'impact sur l'écosystème. (2006, 85) »

Ces objectifs de l'agriculture industrielle n'abordent pas la question

de l'efficacité en termes de consommation d'eau, de santé publique, de qualité des aliments et d'externalités environnementales comme l'érosion des sols ou les émissions de gaz à effet de serre (Nicholls et Altieri 1997 ; Mazoyer et Roudart 2012). Sans compter que le paquet technologique de la " Révolution verte " conçu principalement pour l'agriculture à grande échelle et les cultures orientées vers l'exportation comme le soja, le riz, le maïs et le blé, a surtout bénéficié de conditions agroéconomiques et socio-économiques déjà optimales, faisant fi des exigences de la production à petite échelle, des cultures de subsistance, des régions tropicales défavorisées et d'un large éventail de conditions pédologiques et météorologiques (Altieri et Rosset 1996 ; Nicholls et Altieri 1997).

Ainsi, les pratiques de base et les formes marginalisées de connaissance contestant le développement technologique hégémonique du capital, pourraient fournir des alternatives pour surmonter la nature destructrice et le caractère aliénant de l'appareil productif technologique et organisationnel conçu par le capital. Cela ne signifie toutefois pas un retour au passé, mais la reconnaissance d'autres voies possibles pour construire un mode de production socialiste. Comme le soulignent

Mazoyer et Roudart (2012), les pratiques paysannes ne sont pas des formes statiques de production, mais des preuves de transformation et d'innovation agricole en cours, avec leur propre logique de développement, proposant une modernité alternative. Il ne s'agit pas de tomber dans une vision négative paralysante des technologies, mais de reconnaître leur potentiel libérateur lorsqu'elles viennent d'en bas.

## Conclusion

L'agriculture industrielle adoptée par la Révolution cubaine illustre parfaitement les limites de la technologie héritée et des forces de production façonnées par le processus de valorisation et la logique d'accumulation du capital pour construire une alternative socialiste. Elle met également en évidence l'importance du savoir paysan historiquement accumulé et de l'innovation communautaire, marginalisés par le système hégémonique, dans la consolidation d'un mode de production alternatif au sein d'une nouvelle totalité. L'expérience cubaine montre, contrairement à Postone, que l'abolition de la valeur ne peut provenir de l'appropriation de la puissance productive socialement générale façonnée par le capital. La reproduction sous le socialisme de la

science et de la technologie résultant du travail concret objectivé dans le système des machines sous les impératifs de valeur précédents, ne suffit pas à entraîner un autre mode de production et un autre modèle technologique.

Postone fournit des outils cruciaux pour comprendre les contradictions intrinsèques et les conséquences dévastatrices du mode de production du capital, mais si l'objectif est de répondre à la nécessité de changer le mode de production, sa proposition n'est pas à la hauteur des défis posés et n'offre aucune solution pour les pays de la périphérie autre que de suivre la voie des pays développés, en augmentant leurs niveaux de productivité et en développant les forces productives, pour libérer les gens du capital. Cette logique contradictoire de l'argumentation ne conduit pas seulement à supposer l'impossibilité de libérer le travail de la dépense en temps de travail dans un contexte de développement technologique réduit - car les pays de la périphérie ne détiennent pas les mêmes niveaux d'"accumulation" que le capitalisme avancé - mais elle néglige également l'impossibilité de généraliser le modèle technologique productif dominant conçu pour accroître l'accumulation du capital afin de garantir la libération des travailleurs.

L'expérience cubaine montre comment les limites liées à la technologie productive du capital trouvent leur origine non seulement dans le caractère sous-développé de la périphérie et son incapacité à supporter les coûts de modernisation, mais aussi dans l'incompatibilité de cet appareil technologique avec un mode de production socialiste visant le plein développement des potentialités humaines, en harmonie avec la nature et pour la satisfaction des besoins collectifs. Comme le souligne Mészáros (2011), l'abolition de la propriété privée des moyens de production n'est rien d'autre qu'une condition préalable à une transition socialiste. La prévalence d'une critique du mode de distribution sur le mode de production conduirait, à terme, à l'échec de toute tentative de construction du socialisme. L'abolition du capital appelle un nouveau mode de production avec une autre structure productive, une autre organisation du travail et un autre modèle technologique correspondant au socialisme.





Chou blanc  
éditions